

CHAPITRE VI

OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LA PLAINE DE TÉTOUAN.

SOMMAIRE. — 1^o Temps d'arrêt dans les opérations. Camp du Martine. — 2^o Renforts marocains. Arrivée de Moulay Ahmed — 3^o Forces des Espagnols. — 4^o Combat de la Douane ou d'Alcántara. — 5^o Reconnaissance sur la route de Tétouan. — 6^o Combat dit de la Tour Jeleli. — 7^o Organisation de l'armée espagnole après l'arrivée des renforts. — 8^o Bataille de Tétouan. Prise du camp marocain. — 9^o Suites de la bataille de Tétouan. Pillage de la ville par les montagnards. — 10^o Entrée des Espagnols à Tétouan. — 11^o La prise de Tétouan d'après les auteurs arabes.

§ 1. — *Temps d'arrêt dans les opérations. Camp du Martine (18 janvier-2 février 1860).*

Le terrain sur lequel vont se dérouler maintenant les opérations nous est déjà connu. C'est la plaine qui s'étend de la mer et de l'embouchure de l'Oued Tétouan aux murs de la ville.

Il offre des dispositions complètement différentes de celui que les troupes avaient jusque-là traversé. L'espace ne manquait plus pour de grands déploiements de forces ; les montagnes étaient assez éloignées pour qu'on n'eût plus à craindre, comme auparavant, les surprises continuelles d'un ennemi qui n'apparaissait qu'au moment d'attaquer. Dorénavant, au contraire, on pourrait, le jour, assister de loin à ses évolutions, juger des points où il se groupait, deviner ses intentions de combattre. Le terrain était plat, découvert, presque dénudé sur un immense espace, sans ces

rochers, sans ces mauvais passages rocailleux si pénibles pour l'artillerie, pour le train, pour les bêtes de somme ; les hommes étaient enfin débarrassés de la brousse qui servait d'abri à l'ennemi et qui gênait tant leurs mouvements auparavant, dès qu'ils abordaient les hauteurs. De là la possibilité d'en finir en livrant une grande bataille.

Mais, dans les alentours du camp, on avait encore à compter avec les marécages, cause déjà de si grands ennuis sur la route parcourue précédemment ; avant le jour de l'action définitive, ils devaient jouer encore un rôle des plus importants lors des premiers combats.

Il y avait donc encore bien des précautions à prendre. Aussi, les renforts arrivés, — jeunes troupes qui n'avaient jamais vu le feu, — le maréchal ne crut pas pouvoir continuer sur-le-champ sa marche en avant sans les avoir au préalable un peu assouplis, habitués au terrain et à l'ennemi pour les préparer au rôle qu'ils devaient jouer quand il s'agirait de porter le coup décisif. Il fallait aussi le temps matériel assez long pour débarquer les vivres, munitions, provisions de toutes sortes et le parc d'artillerie de siège. De là un temps d'arrêt sérieux dans les opérations. Comme à Ceuta, le maréchal le fit servir à l'établissement d'un camp retranché qui devait lui servir de base et qui pourrait, en cas de revers, former sa ligne de retraite. Ces travaux terminés, l'armée reprendrait l'offensive ; c'est ce qui eut lieu au commencement de février.

Cependant, malgré l'interruption des opérations importantes, contrairement à l'assertion par laquelle Es-Selâouï termine la narration des faits, jusqu'à l'heure où les Espagnols arrivèrent jusqu'à la douane du Martine (voir supra), il n'y eut pas « un repos complet de 13 jours à partir de ce moment-là » ; l'arrêt dans la marche en avant dura 15 jours (et non 13) (17 janvier-2 février) ; mais il fut coupé par deux combats dont l'un eut lieu seulement

six jours après l'installation du camp. D'ailleurs, les premières heures elles-mêmes ne furent pas exemptes de troubles¹.

C'est que de part et d'autre on se préparait activement à une lutte que chacun sentait prochaine et qu'il comprenait devoir être décisive. Les Espagnols reconnaissaient la route de Tétouan ; ils établissaient des passerelles sur un ruisseau voisin de leur camp, affluent du Martine ; ils débarquaient des provisions, des munitions, un train de siège important, ils installaient des magasins. Tous ces ouvrages ne se faisaient pas sans peine. « Il est rare, dit Yriarte², que les travaux faits dans la journée par le génie ne soient pas détruits la nuit suivante, et ce fort de l'Étoile, jusqu'à parfait achèvement, sera difficile à garder. Les travaux s'exécutent très rapidement, car on ne peut distraire du camp une force trop sérieuse qui puisse se défendre en cas d'attaque ; il faut donc s'attendre à voir, au matin, dispersée sur le sol, la terre élevée en rempart. »

Plus loin, le même auteur dit encore : « Depuis que nous sommes campés sur le bord de la mer, à l'entrée du fort du Martine, à l'embouchure d'une rivière assez large, dont la profondeur nous défend contre toute surprise de ce côté-là, il ne s'est pas passé une seule nuit sans que des ennemis isolés, couchés à plat ventre sur l'autre rive, ou cachés dans les herbes, ne viennent tirer sur les tentes et tenir constamment le soldat en éveil. Quelquefois, ce ne sont que quelques coups de feu isolés, souvent une vive fusillade qui recommence d'heure en heure. Tout repos est impossible et le sommeil, chassé par ces alertes successives, ne revient jamais dans les tristes conditions où chacun le cherche, inondé presque chaque nuit par des pluies tor-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 98 et q. seq. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 306 et q. seq. — Alarcon, I, p. 227 et q. seq., p. 298 et q. seq.

2. *Op. cit.*, p. 99.

rentielles qui n'ont pas encore laissé huit jours de trêve à l'armée¹. »

Malgré ces alertes continuelles, un marché s'était installé à la plage. Des marchands étaient venus de Gibraltar, d'Algésiras, des petits ports de l'Andalousie, apportant un peu de tout, depuis le jambon fumé, les conserves anglaises, jusqu'au tabac indispensable au soldat². On avait préparé le terrain entre la Douane et la mer pour recevoir un chemin de fer à traction animale, destiné à faciliter le transport des bagages. En attendant qu'il fût fini, ce transport se faisait avec des voitures et charrettes³.

Des hommes arrivaient pour boucher les trous faits dans les rangs par la mort ou la maladie. A la fin de la période d'arrêt au Martine un renfort important survint, les Volontaires de Catalogne (1^{er} février 1860), avec un effectif de 450 hommes⁴.

Dès les premiers jours, un hôte de marque avait rejoint aussi, *le comte d'Eu, fils du duc de Nemours*, qui devait suivre la campagne comme officier d'ordonnance du maréchal O'Donnell⁵.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 99-100.

2. *Ibid.* et Alarcon, *op. cit.*, I, p. 297 et q. seq.

3. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 95. — Des retards fâcheux se produisaient d'ailleurs dans le transbordement du matériel et des troupes. La fameuse légion basque, en formation depuis les premiers jours de la guerre, n'arrivait toujours pas. L'organisation de cette légion continue, dit G. de Lavigne, à cette époque (*op. cit.*, p. 49); et ailleurs, du même : « Les équipages de ponts, construits à la direction du génie de Guadalajara, sont partis, mais ne sont pas encore arrivés. » On n'a pas reçu, non plus, les bateaux plats qu'on avait prévus pour le débarquement du parc de siège. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 88.

4. Baudoz et Osiris, *op. cit.*, p. 236.

5. Yriarte, *op. cit.*, p. 100. — Alarcon, *op. cit.*, I, p. 283. — Le comte d'Eu était le petit-fils de Louis-Philippe. Il était parti de Cadix — où son père, le duc de Nemours, l'avait accompagné — sur le transport français *Pythéas*. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 86.

§ 2. — *Renforts marocains. Arrivée de Moulay Ahmed*¹.

De leur côté, les Marocains ne restaient pas inactifs. Moulay 'Abbàs demandait des renforts qui lui arrivaient avec un de ses frères, plus jeune que lui, *Moulay Ahmed Ben 'Abd Er-Rahmân*, le 29 janvier. Il était parti de Mékinès, où se trouvait le Sultan, conduisant des troupes fraîches. Il fut reçu par les Tétouanais comme un sauveur. Les principaux personnages de la ville allèrent à sa rencontre jusqu'au pont de l'*Oued Sfiha*. L'entrée du prince se fit dans la ville à 11 heures du matin, pendant que tonnaient les salves de l'artillerie de la Qaçba et des portes. Les mosquées avaient été décorées d'arcs de verdure, et la foule se pressait dans les rues, avide de le voir et de lui baiser les genoux, tandis que les coups de fusils, les cris, les musiques déchiraient l'air et faisaient un vacarme assourdissant. Tous les signes du plus frénétique enthousiasme indiquaient à Moulay Ahmed l'opportunité de son arrivée. On s'imaginait qu'il allait sauver l'honneur de l'armée et l'intégrité du territoire marocain. Monté sur une magnifique jument² toute blanche, suivi de trois chevaux de main, accompagné de onze caïds du Makhzen ou des tribus, il arrivait à 2 heures de l'après-midi au camp de Moulay 'Abbàs, reçu par de nouvelles salves et des acclamations. Les deux frères, après les premières effusions, décident d'attaquer les positions espagnoles dans le plus prochain délai,

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 306. — Yriarte, *op. cit.*, p. 121. — Alarcon, *op. cit.*, I, p. 303 et II, p. 117 et 121.

2. Nous donnons ici l'indication transmise par Alarcon, telle quelle ; mais on peut s'en étonner, car, au Maroc, la monture de guerre est toujours le cheval entier, jamais la jument, pour les personnes d'un certain rang surtout.

faisant le serment de mourir tous dans les tranchées ou de vaincre. Ce serment fut suivi du combat acharné du 31 janvier¹.

Moulay Ahmed établit son camp à l'endroit appelé *Foum El-Djezira* (ou mieux *Deqom El-Jezira*), tandis que Moulay 'Abbâs demeurait autour de la *tour de Céfou*². C'est cette tour que l'on trouve appelée *tour de Jeleli* par les auteurs espagnols³.

Les Espagnols évaluèrent les forces amenées par Moulay Ahmed à 4 000 fantassins et 900 cavaliers; celles de Moulay 'Abbâs à 12 000 fantassins et 3 000 cavaliers. Schlagintweit considère ces évaluations comme admissibles, car plus tard les Marocains, à Tanger, donnèrent leurs troupes de Tétouan comme se montant à 15 ou 18 000 hommes⁴.

1. Alarcon, *op. cit.*, II, p. 117 et 121.

2. *Istiqâ*, IV, p. 216.

3. Il se pourrait que ce nom de Jeleli fût une déformation de Qallâlin. En effet, le petit village rifain de ce nom est contigu. Certains auteurs espagnols écrivent aussi Keleli (Schlagintweit, p. 307); Schlagintweit a transcrit le mot en Dcheleli et certains auteurs français en Jeheli, sans se rendre compte que le *j* espagnol ne correspond en aucune façon au *j* français ni au *deh* ni au *sch* allemand.

4. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 311.

Les troupes amenées par Moulay Ahmed se composaient d'autres éléments que les premières parues sur le théâtre de la guerre.

« Il y avait, hier (23 janvier), dit Alarcon (I, p. 277), tant parmi les cavaliers que parmi les piétons, des figures nouvelles, ou du moins que nous ne nous rappelions pas avoir vues. Une pittoresque variété de costumes remplaçait l'antique uniformité des vêtements blancs ou gris. Certains Marocains revêtaient de longues tuniques incarnates, d'autres des vestes bleues, des calottes rouges; il y en avait beaucoup en haïks, et un assez grand nombre avec de gros turbans, un large pantalon jaune ou vert; mais la plupart portaient encore le classique et monumental vêtement blanc, bien que parmi tous on remarquât plus de luxe et d'ostentation que dans les précédents combats. »

Le camp de Moulay 'Abbâs comportait une triple ligne de retranchements; le camp lui-même se trouvait entre la première et la seconde ligne; derrière la troisième, la tour de Céfou. La première tranchée, avec des épaulements, se continuait presque sans interruptions, jusqu'au camp de Moulay Ahmed, pourvu d'une batterie. D'après l'*amiral Jehenne*, qui commandait l'escadre française mouillée à Algésiras, les Marocains disposaient de 7 pièces de 12 et de 18 en bronze¹. Des terres de culture boueuses, détremées par la pluie, s'étendaient immédiatement devant le camp; derrière, toute la zone des jardins et des vergers, obstacle sérieux pour l'assaillant, magnifique ligne de retraite pour le défenseur, en cas de malchance. La tour de Céfou elle-même, et par suite le camp de Moulay 'Abbâs, marquaient le commencement d'une zone de collines, de contreforts entrecoupés de jardins et semés de petits groupes de maisons indigènes qui devaient infailliblement user l'élan des troupes espagnoles, si celles-ci étaient victorieuses. Ces positions étaient donc bien choisies.

Elles étaient encore protégées, jusqu'à une très grande distance en avant, par des marécages, des bas-fonds boueux et des lagunes, formés à la suite des pluies, qui couvraient toute la partie basse de la plaine, jusqu'aux abords du camp espagnol et jusqu'à l'Oued Tétouan. Celui-ci, au Sud, achevait de limiter parfaitement le champ des actions futures.

§ 3. — *Forces des Espagnols.*

Les Espagnols disposaient alors des forces suivantes² :
II^e Corps (Prim).

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 74.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 311.

III^e Corps (Ros de Olano).

Division de réserve. — Division de *Makenna* et division *Rios* réunies sous le commandement du général *Rios*.

Division de cavalerie Galiano.

Artillerie, renforcée de façon importante d'un parc de siège, et *génie*.

L'effectif était de 27 970 hommes et de 2 586 chevaux.

La cavalerie se trouvait donc à ce moment inférieure à la cavalerie marocaine d'un nombre de plus d'un millier de chevaux.

Prim avait eu pendant deux jours le commandement de la division de réserve, avant d'avoir celui du II^e Corps ; puis il avait été remplacé par le général *Zabala*, revenu à peu près guéri de Ceuta (le 20 janvier), mais qui, le 30, retomba de nouveau malade et fut évacué sur Alicante.

Les forces furent, pendant le séjour au camp de la Douane, réparties d'une façon très analogue à la disposition arrêtée en dernier lieu, le 3 février, au moment de reprendre l'offensive. On trouvera plus loin le tableau relatif à cette question.

§ 4. — *Combat de la Douane ou d'Alcántara* (23 janvier 1860)¹.

Le 23 janvier, vers 9 heures du matin, les troupes et les travailleurs occupés à la redoute de l'Étoile, au Nord-Ouest du camp, se trouvèrent subitement aux prises avec l'ennemi, après que toute la matinée on eut vu celui-ci rôder et tournoyer dans la plaine. L'attaque proprement dite se produisit de façon si brusque qu'aucune disposition

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 307. — Yriarte, *op. cit.*, p. 101 et q. seq. — Alarcon, I, p. 227 et q. seq.

définitive n'avait été prise encore pour lui tenir tête. Le témoignage d'Yriarte est très net à cet égard¹.

« Depuis ce matin, dit-il, il règne dans le camp des Maures une inquiétude qui nous présage une attaque ; les cavaliers descendent des hauteurs où s'élèvent les tentes et s'avancent jusque dans la plaine. Sur la rive opposée du Guad El Jelu², ils courent de toute la vitesse de leurs chevaux en brandissant leurs armes, puis tournent bride brusquement pour rejoindre d'autres cavaliers qui les attendent. De nombreux fantassins se répandent dans la plaine, ayant l'air d'errer sans but. Depuis deux heures déjà nous observons ce manège ; les chevaux sont sellés ; le maréchal, la lorgnette à la main, accompagné de son chef d'état-major, étudie attentivement tout ce va-et-vient ; il se décide enfin à se rendre au fort de l'Étoile ; c'est de ce point qu'on peut juger si ce mouvement est véritablement précurseur d'une attaque.

« Après avoir pris quelques mesures et observé de plus près les évolutions de l'ennemi, l'état-major a repris le chemin du quartier, et chacun est rentré dans sa tente. Mais le général Rios qui occupe la Douane, et par conséquent forme notre avant-garde, signale au général en chef un nouveau mouvement agressif.

« Cette fois, sans même prévenir son état-major, le général, dont le cheval est resté sellé et dont les ordonnances étaient prêtes, est parti au galop en traversant le camp et en donnant des ordres sur son passage. Comme il l'avait prévu, les troupes en garnison au fort de l'Étoile étaient déjà engagées. »

Ces troupes, aux ordres du brigadier *Villate*, étaient :

300 hommes du bataillon *Reina* et 100 hommes du bataillon *Llerena*, occupés comme ouvriers ; le bataillon *Baza*,

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 101.

2. Ou *Oued El-Halou* (Yriarte a adopté l'orthographe espagnole), ou même encore *Oued Martinc*.

un escadron de cuirassiers, un escadron de hussards, une batterie d'artillerie à cheval, comme couverture.

Le brigadier Villate avait pris des mesures pour éviter une surprise complète. Mais, dès le premier moment, ces mesures se trouvèrent insuffisantes, car, vers midi, le détachement de cavalerie qui se tenait en avant de la redoute, afin de tenir constamment la plaine libre, se trouvait exposé déjà au feu très vif de l'ennemi et en très mauvaise posture. Les mouvements de la cavalerie étaient fort gênés d'ailleurs par le peu de solidité du terrain, qui, à quelque distance en avant, devenait de plus en plus marécageux. Le brigadier Villate fit immédiatement prévenir le quartier général. Le général en chef se porta de suite au point menacé, donnant l'ordre de le suivre à la cavalerie, campée derrière le III^e corps, à deux batteries d'artillerie montée et à une batterie de position du 3^e d'artillerie montée. En même temps, le général Rios eut mission de couvrir le flanc gauche avec un bataillon de son corps.

Les Marocains s'attachaient à occuper les troupes espagnoles autour de la redoute, tandis que, sur les ailes, leur nombreuse cavalerie cherchait à les tourner. Ils étaient en force surtout à l'aile droite ; de plus, des groupes importants se montraient sur la rive droite du *Rio Alcántara*, un petit thalweg, alors plein d'eau, qui débouche dans le *Marline*, près de la Douane, et qui descend des *Qallâlin*. C'étaient justement ces groupes qui devaient donner le plus de mal, contrairement aux premières apparences.

L'ennemi était parvenu jusqu'à une portée de fusil des retranchements, quand les premiers renforts arrivèrent. Pendant que le III^e corps et la division Rios entraient en ligne, le maréchal fit attaquer simultanément par le général *Garcia*, avec deux escadrons et une compagnie d'infanterie, pour se donner de l'air sur la droite. Le feu de l'infanterie, s'avancant en ordre dispersé au travers de bas-

fonds marécageux, suffit à déterminer chez l'ennemi un mouvement de recul ; le tir de la batterie d'artillerie garnissant la redoute accentua cet effet. Le maréchal espérait, en le faisant appuyer encore par celui des batteries d'artillerie précitées, qui s'avançaient, arrêter complètement l'élan de l'ennemi et parvenir à empêcher le combat engagé de prendre plus d'importance ; mais un incident fortuit déranger ses plans.

La *division Rios* était demeurée à la défense de la Douane, suivant les instructions reçues ; mais, molestée par le feu de la cavalerie ennemie qui tourbillonnait sur l'autre rive du Río Alcántara, elle envoya en avant un bataillon de *Cantabria*, formé en chaîne de tirailleurs, pour se débarrasser de ce tir gênant. Les soldats traversèrent le ruisseau, large et vaseux, avec de l'eau jusqu'à la ceinture et chargèrent l'ennemi sur l'autre rive. Mais, comme toutes les troupes de la division Rios, c'étaient de jeunes soldats qui voyaient le feu pour la première fois ; leurs officiers aussi manquaient d'expérience ; ils ne connaissaient pas encore les ruses des Marocains. Le bataillon se laissa donc entraîner par son élan sur les traces de ces cavaliers, qui fuyaient, sans s'apercevoir qu'il s'éloignait beaucoup trop de son soutien. Le général Rios le fit prévenir, mais l'ordre n'arriva pas à temps ; pour dégager le bataillon, le général dut prendre le même chemin avec des renforts ; mais il fut obligé lui aussi de s'engager à son tour plus qu'il ne le fallait et plus qu'il ne le voulait, à la suite de *Cantabria* qui persistait à s'éloigner, et l'ennemi, ayant attiré toutes ces forces là où il voulait en venir, se précipita sur elles avec furie. Elles formèrent aussitôt le carré ; la cavalerie marocaine s'arrêta surprise, mais elle revint à la charge, et la brigade *Morales*, de la division *Rios*, dut enfin accourir, toujours en traversant la rivière, pour tenter de sauver la situation¹. Le général en

1. Schlagintweit indique seulement l'engagement de *Cantabria* :

chef s'aperçut heureusement du péril dans lequel se trouvait maintenant toute la division Rios. Il avait par trois fois détaché des aides de camp pour arrêter les troupes si imprudemment engagées, mais sans que ses ordres arrivassent à temps, à cause des retards apportés à leur transmission par le terrain marécageux.

Voyant son centre en bonne posture, ainsi que son aile droite, il réunit immédiatement les forces les plus proches dont il pouvait disposer, pour se porter au secours de la division Rios. C'étaient deux escadrons de lanciers de *Farnesio*, commandés par le brigadier de cavalerie *Francisco Romero Palomeque*, un détachement d'*Albuera* (cavalerie), un bataillon de *Reina*, les chasseurs de *Ciudad Rodrigo* et ceux de *Segorbe*, 4 compagnies de *Zamora*. Le mouvement fut difficile; il fallait traverser des marécages, des flaques d'eau, et les hommes eurent de la peine à préserver leurs armes. La cavalerie passa avec eux par le même chemin.

En même temps, le général *Galiano* avait ordre de décrire un grand arc de cercle, pour passer plus haut le ruisseau et charger l'ennemi sur sa gauche avec sa division de cavalerie, à laquelle s'était jointe la garde civile montée et la propre escorte de carabiniers du maréchal.

Enfin, *Ros de Olano*, avec le III^e corps, s'avancait un peu en arrière pour appuyer le mouvement, suivi de l'artillerie. Une batterie d'artillerie à cheval vint au galop prendre position sur la ligne de bataille où deux batteries de mon-

puis il mentionne la venue immédiate à son secours du maréchal dans les conditions ci-dessous exposées, sans parler des efforts préalables faits par la division Rios. Cependant, si celle-ci ne se fût trouvée engagée elle-même, si elle eût, par conséquent, été en mesure de dégager seule son détachement en danger, l'intervention immédiate de *O'Donnell* n'était pas nécessaire. Nous avons donc suivi la version donnée par *Yriarte* et *Alarcon*, témoin oculaire. Dans le reste, ce que rapportent les auteurs est parfaitement concordant.

tagne se trouvaient déjà. Leurs projectiles tombaient jusque dans le camp marocain.

Ces mouvements s'effectuèrent avec beaucoup d'ensemble, et les troupes, que le maréchal conduisait en personne, prenaient pied sur le sol ferme face à l'ennemi au moment même où la division de cavalerie Galiano le joignait sur sa gauche. Cette cavalerie prolongea fort loin sa charge, ne s'arrêtant qu'aux abords du camp marocain. Là, exposée au feu de celui-ci, elle fit halte pour attendre l'infanterie, mais non sans avoir eu la bonne fortune d'enlever un étendard.

L'ennemi, surpris, était en fuite, quoique ses forces très grandes eussent pu lui permettre de résister. Il est permis de croire que les projectiles d'artillerie, arrivant jusque dans son camp, n'étaient pas pour rien dans son désarroi. « C'était la seconde fois déjà qu'on poursuivait l'armée ennemie débandée jusqu'à ses limites ; c'était la seconde fois qu'ayant rencontré autant de forces réunies, on les frappait de cette stupeur qui semble donner le vertige aux cavaliers maures et les fait fuir avec tant de précipitation, eux si vaillants à l'attaque et si audacieux dans leurs dispositions ¹. »

Dans l'entourage du maréchal, on parlait déjà de continuer le mouvement et d'enlever le camp ennemi. Mais il se faisait tard : il était quatre heures du soir, il restait à peine une demi-heure de grand jour ; or, la route, au retour, était mauvaise, puisqu'il fallait traverser encore une fois les marais. La retraite commença donc aussitôt, protégée par le général Garcia, mais sans incidents. Il faisait nuit quand les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements.

Sur la rive gauche du Rio Alcántara, du côté de la redoute de l'Étoile, le succès avait été complet aussi.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 107.

Les pertes étaient : 1 officier et 7 hommes tués ; 4 officiers et 45 hommes blessés. Elles étaient donc fort peu élevées. Mais l'émotion avait été vive. « Ce bataillon en danger, le passage des lagunes, la déroute qui avait terminé la journée, avaient donné à la journée un certain caractère qui la distinguait des autres ¹. »

L'engagement de la Douane avait eu lieu le jour anniversaire de la naissance du prince des Asturies ² ; le succès n'en fut que plus goûté. Outre cette satisfaction d'amour-propre qu'il procurait à l'armée, il avait eu l'avantage d'aguerrir les soldats nouveaux venus de la division Rios, qui n'avaient pas encore vu le feu, au cours d'une action d'importance secondaire ³. C'était un heureux préliminaire. Le maréchal, en rentrant au camp, félicita sur le champ de bataille le bataillon de *Cantabria* pour le sang-froid qu'il avait montré ⁴. Le comte d'Eu, qui avait pris part à la charge des lanciers de Farnèse, avec une fougue de jeune homme, fut décoré de l'ordre de San Fernando ⁵.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 107.

2. *Ibid.*

3. « Les jeunes soldats, qui pour la première fois avaient affronté l'ennemi avec l'énergie de ceux qui ont vieilli dans le métier des armes, étaient fiers d'une telle journée, que le souvenir des pertes sérieuses n'avait pas contribué à attrister. » Yriarte, *op. cit.*, p. 109.

4. Yriarte, p. 109.

5. Yriarte, p. 108. — Alarcon, I, p. 285. — L'officier qui accompagnait le comte avait, mais en vain, essayé de l'empêcher de prendre part à la charge.

Le brigadier de cavalerie Romero Palomeque, dont l'action vigoureuse avait grandement contribué au succès, reçut une singulière récompense de son énergie : une fleur d'or, remise au général en chef pour être donnée à un officier qui se distinguerait par un brillant fait d'armes dans cette guerre, par un lauréat d'un concours de poésie célébré à l'Athénée de Cadix, Eugenio Quijano. (Alarcon, I, p. 282, note).

§ 5. — *Reconnaissance sur la route de Tétouan*¹.

Le 29 janvier, jour de l'arrivée de Moulay Ahmed au camp marocain, les Espagnols firent célébrer une messe au Martine. La cérémonie fut favorisée par le beau temps, chose dont on avait perdu l'habitude dans l'armée. « Aujourd'hui, dit Yriarte, messe au camp, fête au ciel, fête sur terre; un soleil radieux nous salue au réveil. Chacun a des vellétés d'élégance; on voit par-ci, par-là des cols blancs, des bottes fraîchement vernies. Qui ne se sentirait renaître à cette splendide lumière, à l'aspect de ce ciel d'un bleu implacable, après des pluies torrentielles et des rafales terribles?

« L'autel a été dressé sur la plate-forme de la Douane, et c'est là que le prêtre va officier. L'état-major général assiste au saint sacrifice à cheval et l'épée au poing; dans le camp, les soldats sont sous les armes.

« Le maréchal regarde de temps en temps le camp ennemi, et le mouvement continu qui s'y fait attire tellement son attention qu'il demande sa longue-vue. C'était précisément l'arrivée de Mouley Ahmed qu'on célébrait au camp ennemi par d'effrénées fantasias. Mais on ne le sut que le soir, par un jeune pâtre qui se disait envoyé par le gouverneur de la ville, mais qui ne put jamais trouver la lettre dont on l'avait chargé.

« Après la cérémonie religieuse², le maréchal a chargé le général Garcia de faire une reconnaissance aussi loin qu'il le pourra, sans pourtant se faire escorter d'aucune force. Nous nous joignons à l'état-major assez restreint qui l'ac-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 119. — Alarcon, *op. cit.*, I, p. 300.

2. *Ib.*, p. 120.

compagne, et nous voici traversant les lagunes, nous avançant, une trentaine d'individus, dans cette plaine où s'est passé le combat du 23. Le terrain est toujours fangeux ; il présente en beaucoup d'endroits de larges et profondes flaques d'eau. Nous avons été signalés par les sentinelles marocaines, et quelques fantassins s'avancent au devant de nous, l'espingarde au poing. Huit carabiniers à cheval nous précèdent, les officiers d'état-major étudient avec attention la nature du terrain : enfin, devançant tout le monde, le général galope seul à une portée de fusil de quelques tirailleurs qui sont venus au-devant de nous.

« Une fumée blanche s'élève des murs de Tétouan, un éclair et une détonation la suivent, et un boulet vient tomber lourdement entre nos chevaux, que nous avons eu soin d'espacer les uns des autres. On réitère l'ordre de se disperser, afin de ne pas présenter de cible à l'ennemi, et bientôt tous les canons de la porte de Tétouan nous envoient leurs boulets. Les projectiles, s'enfonçant dans la terre mouillée, rendent un bruit sourd et nous écla-boussent : le général revient vers nous, les carabiniers de l'escorte protègent cette petite retraite. La reconnaissance est terminée ; on sait maintenant où sont les canons de la porte basse, et dans une attaque on se gardera de s'exposer au feu de ces batteries. »

§ 6. — *Combat dit de la Tour de Jeleli (Tour Céfou)*
(31 janvier)¹.

Le matin du 31, vers 6 heures, on remarqua dans

1. Schlagintweit, p. 312. — Yriarte, p. 129 et q. seq. — Alarcon, *op. cit.*, I, p. 307 et q. seq. Ce combat est aussi appelé parfois combat de l'Oued Jelou ou de Guad Jelu.

le camp ennemi une grande animation. Peu après, on vit les Marocains descendre en masses dans la plaine, sortant de leur camp par les deux ailes et se dirigeant sur la droite du camp espagnol, le seul côté non fortifié, de façon à tourner la redoute étoilée ainsi que le marais.

La bataille dite par les écrivains espagnols de la *Tour de Jeledi* allait s'engager.

Elle présenta les phases suivantes :

1° Engagement sur la gauche entre la division Rios et la cavalerie maure qui voulait rentrer dans le camp de ce côté. Charge de l'escadron de *Villaviciosa*.

2° A droite, grande charge de la cavalerie espagnole contre la cavalerie marocaine.

3° Au centre et à droite, charge de l'infanterie qui repousse l'ennemi jusqu'au pied de son campement.

La redoute en étoile forma tout le temps le centre des positions espagnoles.

A. Dispositif de combat. — Il suit de la façon dont l'ennemi dessinait son mouvement, du retard qu'apportèrent les troupes de son centre à se porter en avant, que l'ensemble de ces lignes forma, un peu avant l'attaque, la demi-lune, suivant l'ordinaire schéma des Marocains. Le maréchal attendit que celle-ci fût nettement marquée pour prendre son dispositif de combat.

Le général Rios fit mettre d'abord ses troupes sous les armes et renforça, au moyen du bataillon des chasseurs *Vergara*, celui de *Luchana*, qui devait avoir ce matin-là le service de grand'garde dans la redoute. Bientôt le maréchal vint s'établir dans celle-ci avec son état-major.

La gauche du camp se trouvait suffisamment garantie par ses retranchements, par le pont de pierres du *Rio Alcántara*, auquel elle s'appuyait, ainsi que la division Rios.

L'aile droite, par contre, était un peu en l'air; le général

Prim alla s'y établir en deuxième ligne avec le II^e corps. La division de cavalerie *Galiano* s'y porta en première ligne avec une batterie d'artillerie montée; sa mission était d'agir obliquement sur l'ennemi autant que possible, de façon à le rejeter sur le centre où l'artillerie le canonnerait. La division se porta si vite en avant pour prendre sa position que beaucoup de Marocains de l'extrême gauche ennemie, menacés de se voir coupés de leur centre, s'enfuirent jusqu'au cap Negro, faisant un détour immense pour rejoindre le gros de leurs troupes.

Mais à ce moment, le dispositif d'attaque de l'ennemi changea complètement. Voyant que les deux ailes du camp espagnol paraissaient offrir peu de chance de se laisser entamer, il laissa sur sa droite, vis-à-vis de la division Rios, quelques cavaliers de la Garde-Noire, groupant toutes ses forces sur son centre, comme pour porter un coup sur la droite de la redoute.

Le gros des forces espagnoles y était aussi concentré; on y fit revenir en toute hâte la division de cavalerie qui forma, à droite de la redoute, la première ligne. Éparpillé çà et là pour maintenir la liaison entre la réserve et le II^e corps, se tenait le III^e corps, celui de Rios, formé partie en colonnes, partie en carrés. Dans les intervalles laissés par ces groupes où ne se trouvait pas déjà de la cavalerie, trois batteries furent braquées sur le noyau formé par la cavalerie ennemie.

Rios et sa division demeuraient à gauche; à l'extrême gauche, le bataillon *Provincial Málaga*; joint à celui-ci, le régiment de *Zaragoza*, en échelons; puis un escadron de lanciers de *Villaviciosa* et une batterie de montagne; à droite du pont, les autres bataillons de la réserve, une batterie de montagne; à l'extrême droite, les bataillons *Príncipe* et *Cuenca*, près de la redoute, en liaison avec le reste de l'armée; à gauche de la redoute, six batteries d'artillerie, dont celle de coulevrines.

Entre les deux armées, s'étendaient les marécages. Sur son centre, l'ennemi avait concentré sa cavalerie.

B. *Première phase. Combat de tirailleurs.* — Les premiers coups de feu partirent sur la gauche. Ce fut le signal général de l'attaque, et en un instant, « depuis la Douane jusqu'à la partie de la plaine bordée par les premiers mamelons qui conduisent au sommet du cap Negro, ce ne fut qu'un tourbillon de fumée¹. » Toutefois, l'engagement se réduisit pendant la première heure à des feux de tirailleurs et à des évolutions de cavaliers arabes, courant à fond de train leurs incessantes fantasias. Ce combat de tirailleurs, facilité sur la gauche par la configuration du terrain, marécageux et présentant des parties infranchissables, menaçait de durer longtemps. Les Marocains causaient des pertes sérieuses à la division Rios.

C. *Offensive des Espagnols.* — A gauche, pour se libérer de ce feu gênant et meurtrier, le général Rios fit avancer son infanterie au travers des marais ; puis, comme la plupart des armes et des munitions étaient mouillées, il fit charger à la baïonnette. Mais, se trouvant tout à coup entourée d'une nuée de cavaliers, son infanterie fut obligée de former le carré.

Après avoir trois fois tenté de pénétrer celui-ci, la cavalerie ennemie abandonna le terrain. « A partir de ce moment jusqu'à une heure assez avancée de la journée, le général Rios n'eut plus qu'à faire jouer son artillerie, dont les pièces envoyaient leurs boulets jusqu'au pied de la tour de Jeheli². »

Au centre, l'action ne se décidait pas ; tout se résumait à un feu très vif qui faisait des victimes dans les rangs

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 131.

2. Yriarte, *op. cit.*, p. 132. Jeheli = Jeleli.

espagnols. La cavalerie ennemie était massée en grande partie de ce côté. Profitant d'un moment favorable, le maréchal appela la cavalerie du II^e corps qui, retour de la droite, attendait des ordres près de la redoute. Laissant en réserve l'escadron *del Rey* — qui ne tarda pas d'ailleurs à charger aussi, au bout de quelques instants — la cavalerie chargea partagée en deux groupes, vers 2 heures.

A gauche, se trouvait le brigadier *Villate*, chef de la première brigade de cavalerie, avec deux escadrons de cuirassiers de *Reina* et *Príncipe* ; il devait enfoncer l'aile droite de la cavalerie marocaine. Pour occuper les cavaliers ennemis qui faisaient caracolier leurs chevaux, pendant que la division traversait le marais, il envoya devant le premier groupe une section de hussards en fourrageurs.

A droite, le brigadier *comte de la Cimera* commandait la 2^e brigade de cavalerie (en remplacement du brigadier *Francisco Romero Palomeque*, malade), avec un escadron en tête, un deuxième escadron de hussards à peu de distance en arrière, et les deux escadrons de lanciers *Farnesio* et *Villaviciosa*, comme soutien. Le maréchal commandait l'ensemble du mouvement.

Le brigadier *Villate* arriva presque sans résistance au pied d'une petite colline parallèle aux hauteurs qui portaient la tour. Sur les pentes couvertes de broussailles la cavalerie ennemie s'était ralliée, attendant les cavaliers espagnols dans des conditions très avantageuses pour elle. Après avoir trois fois essayé de prendre pied sur ce terrain, après un furieux corps à corps, les Espagnols se virent obligés de battre en retraite devant un groupe sérieux de cavaliers de la Garde-Noire accourus en renfort aux leurs. Ils se retirèrent donc, mais en bon ordre, avec ensemble et dans des conditions très heureuses, avec un sens tactique qui faisait honneur à leur chef, jusqu'au point où, se sentant appuyés par un détachement d'infanterie accouru à leur secours et rejoints par l'autre colonne de cavalerie, ils purent repren-

dre l'offensive. En effet, le comte de la Cibera, voyant comment tournaient les choses, avait agi fort à propos en abandonnant sa direction première, pour se porter à l'aide du brigadier Villate. Les hussards et les chasseurs à cheval d'*Albuera*, chargeant alors ensemble pour la deuxième fois, délogèrent sans peine la cavalerie ennemie de sa position. Les chasseurs *Baza* et *Ciudad Rodrigo*, ainsi que le 2^e bataillon d'*Albuera* au centre, précédés d'une batterie d'artillerie à cheval, arrivaient en même temps. La cavalerie espagnole, une fois rempli son objectif, battit en retraite sur ces forces fraîches, pour ne pas s'engager imprudemment. L'artillerie entra alors en scène, dès qu'elle fut à bonne portée ; elle termina l'action si bien commencée par les cavaliers et se mit à canonner l'ennemi, qui abandonna définitivement la place.

Les autres bataillons de la première division du III^e corps, à la faveur du feu de ladite batterie, aidé encore d'une partie de la batterie de coulevrines, poursuivirent plus loin l'ennemi, entre la plaine et son camp, et l'en chassèrent. La résistance fut vive, surtout à la gauche des Marocains. Dans une brousse, 300 de leurs cavaliers se trouvaient abrités ; les bataillons des 1^{re} et 2^e brigades du II^e corps, avec les escadrons de hussards, se rendirent maîtres des lieux après un court mais très vif engagement. L'ennemi fit alors encore une faible attaque contre l'aile droite de la colonne de la 2^e division du II^e corps qui accourait. Mais il céda facilement à une contre-attaque des escortes du quartier général et du général Prim, soutenues par un escadron d'*Albuera*.

D. *Poursuite de l'ennemi.* — Il était à peu près 3 heures ; le brigadier *Dolz* venait d'être blessé ; la masse des Marocains fuyait, mais leur cavalerie se reformait au pied des hauteurs et leurs fantassins reprenaient pied sur les pentes de celles-ci ; puis, tous ensemble semblaient vou-

loir recommencer l'attaque et déjà leurs tirailleurs s'avancèrent à nouveau en utilisant pour s'abriter les jardins et les broussailles. Il était indispensable de vaincre cette tentative des troupes marocaines, car c'était presque comme une seconde bataille qui menaçait de commencer.

A gauche, le corps de réserve s'avança donc, par échelons ; soutenu par son artillerie, il s'empara des hauteurs les plus voisines. Là, se formant par carrés, il plaça son artillerie dans les intervalles.

Au centre, *Ros de Olano* soutint le mouvement de la réserve avec les bataillons de la 1^{re} division de son corps. Le général *Makenna* attaquait en même temps et chassait l'ennemi dans la direction de son camp.

A droite, le II^e corps se portait aussi rapidement en avant et s'emparait des hauteurs.

Cette dernière partie des opérations fut brillamment exécutée ; et l'attaque, « rendue solennelle par l'étendue de la ligne d'assaut, par l'enthousiasme du premier triomphe », s'exécuta « avec tant de verve qu'on fut obligé d'envoyer des aides de camp ventre à terre pour réprimer l'ardeur des chasseurs ¹. »

La cavalerie ennemie n'essaya même pas de couvrir la retraite, ou mieux la fuite, de son infanterie. Elle tourna bride, abandonnant quantité de morts et de mourants.

Mais à l'extrême gauche se produisit un fâcheux incident. Un petit groupe ennemi, demeuré caché dans la plaine, crut trouver dans cette marche en avant des forces espagnoles, qui les éloignaient de leur camp, une occasion favorable pour se jeter sur celui-ci. L'escadron de *Villaviciosa*, général *Rubin* en tête, les chargea immédiatement ; mais l'ennemi, en fuyant, profita de sa parfaite connaissance du terrain pour attirer les cavaliers dans un endroit marécageux, couvert d'herbes et qui, à distance, semblait

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 129.

être une prairie. L'escadron presque tout entier s'y embourba, fiché en terre, servant de cible à l'ennemi. Il fut dégagé par le *Provincial Málaga*, laissé en réserve auprès du pont et qui s'était aperçu de suite de sa déplorable situation. Traversant à son tour le marécage, en se faisant un appui de ses armes qu'elle mouilla au point de ne plus pouvoir tirer, l'infanterie exécuta une furieuse charge à la baïonnette qui mit l'ennemi en fuite. Les lanciers se dégagèrent alors, mais avec beaucoup de peine, perdant plusieurs hommes et plusieurs chevaux ¹.

E. *Repliement sur le camp.* — Vers 5 heures du soir, le feu ayant complètement cessé sur toute la ligne de tirailleurs, la retraite commença par le II^e corps, couverte par la brigade *Cervino* et deux escadrons de cavalerie aux ordres du brigadier *Villate*. L'arrière-garde fut en butte à un petit retour offensif de l'ennemi ; elle s'en débarrassa sans trop de peine par une charge de cavalerie et une charge à la baïonnette de l'infanterie. Le maréchal avait eu cette fois, en effet, la précaution de la constituer avec une force suffisante en artillerie et en cavalerie ².

Les pertes se montaient à 5 officiers, dont le brigadier Dolz, et 42 hommes tués ; 48 officiers et 364 hommes blessés. Pour la première fois de la campagne, les Marocains s'étaient servis d'un petit canon qui fut mis en batterie près de la tour de Jeleli. Mais ses effets avaient été nuls.

Les Espagnols évaluèrent à 16 000 hommes de pied et 10 000 chevaux les forces que l'ennemi avait fait entrer en ligne ce jour-là.

Au dire des critiques espagnols, rapporte Mordacq, une

1. L'escadron de *Villaviciosa* n'avait pas encore donné de toute la campagne. Mordacq, *op. cit.*, p. 139.

2. Mordacq, *op. cit.*, p. 73.

grande partie du succès était due à l'artillerie qui avait constamment préparé par ses feux l'action de la cavalerie et les charges à la baïonnette de l'infanterie. Certaines batteries s'étaient avancées jusqu'à 1 000 mètres des lignes ennemies ¹.

Cette affaire de Jeleli marque la fin de l'expectative de l'armée espagnole aux abords de Tétouan. Cette armée se trouvait maintenant assez forte pour se porter à l'attaque de la ville, pensait O'Donnell.

§ 7. — *Organisation de l'armée après l'arrivée des renforts.* ²

Après l'arrivée de la division de renfort, l'armée espagnole fut organisée de la façon suivante :

Formation du corps expéditionnaire avant la prise de Tétouan, au 3 Février 1860.

Général en chef : capitaine général Leopoldo O'Donnell.
5 fonctionnaires du Ministère de la guerre ; 9 adjudants ;
11 officiers détachés. Total : 25 personnes.

Quartier général.

Chef d'état-major général : lieutenant général Luis Garcia. 3 adjudants.

Deuxième chef d'état-major : maréchal de camp José Makenna. 12 officiers.

Commandant : 1 colonel.

Etat-major de l'artillerie : 5 officiers.

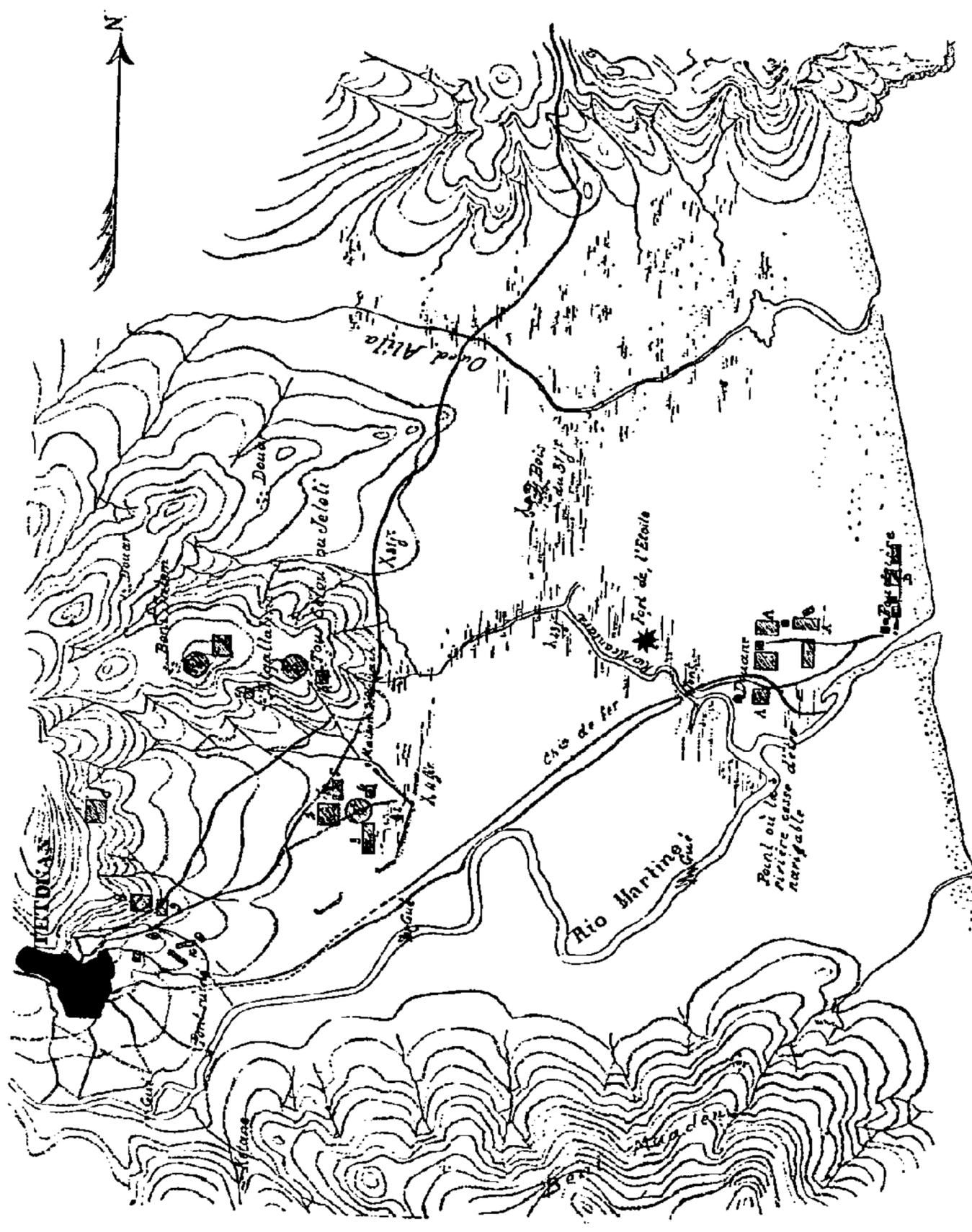
Etat-major du génie : 4 officiers.

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 73.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 318.

Fig. 7. — Plaine de Tétouan. — Échelle : 1/100 000.

1. — Quartier général du 4-5 février. — 2. III^e corps du 4-5 février. — 3. Cavalerie. Le 6, elle s'avance au camp du III^e corps. — 4. II^e corps le 4 février. — 5. Artillerie du 4-7 février. — 6. II^e corps le 5 février, ayant laissé quelques batteries dans son premier campement. — 7. Quartier général du 6 février au 23 mars. — 8. III^e corps du 6 février au 23 mars. — 9. 1^{re} division de réserve du 28 février-20 mars. La légion basque la relève ensuite. — 10. Artillerie montée du 7-23 mars. — A. L'armée réunie au Martine. — A'. Les Volontaires catalans. — E. Campement marocain (M^a 'Abbàs). — r'. Campement marocain (M^a Ahmed).



Justice militaire : 2 fonctionnaires.
 Administration : 2 fonctionnaires.
 Corps de santé : 2 médecins.
 Religieux : 1 chapelain.
 Service vétérinaire : 2 vétérinaires.
 Pharmacie : 1 fonctionnaire.
 Section lithographique : 2 fonctionnaires.
 Interprètes : 2 fonctionnaires.
 Commandant du train : 1 officier.
 Total : 19 officiers ; 413 hommes ; 57 chevaux.

(I). PREMIER CORPS D'ARMÉE (à Ceuta).

Lieutenant général : Rafael Echagüe. 4 aides de camp ;
 3 officiers.

Stationné à Ceuta, au camp du Serrallo.

(I-A). PREMIÈRE DIVISION : maréchal de camp Manuel Gasset. 2 adjudants ; 2 officiers d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

(I-A-a). *Première brigade* : brigadier Crispin Jimenez Sandoval. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} demi-brigade : brigadier Antonio Caballero. 1^{er} et 2^e bataillons de *Borbón*.

2^e demi-brigade : colonel Rafael Izquierdo. Bataillon de chasseurs *Talavera* ; bataillon de chasseurs *Mérida*.

(I-A-b). *Deuxième brigade* : brigadier Fausto Elio. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} demi-brigade : brigadier Juan Garcia. 1^{er} et 2^e bataillons de *El Rey*.

2^e demi-brigade : brigadier José Vidal. Bataillon de chasseurs *Barbastro* ; bataillon de chasseurs *Navas*.

Effectif de la première division : 8 bataillons ; 220 officiers ; 4 223 hommes.

(I-B). DEUXIÈME DIVISION : maréchal de camp Ricardo de Lassaussaye. 2 adjudants ; 2 officiers d'état-major.

(I-B-a). *Première brigade* : brigadier Miguel Trillo. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance. — 1^{er} et 2^e bataillons de *Granada* ; 1^{er} bataillon de *Fijo de Ceuta*.

(I-B-b). *Deuxième brigade* : brigadier José Berruezo. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance. — Bataillon de chasseurs *Cataluña* ; bataillon de chasseurs *Madrid* ; bataillon de chasseurs *Alcántara*.

Effectif de la deuxième division : 6 bataillons ; 168 officiers ; 3 129 hommes.

(I-C). *Cavalerie.*

1 escadron de chasseurs à cheval du régiment d'*Albuera* : colonel Angel Fernandez.

1 escadron de chasseurs à cheval du régiment de *Malorca* : lieutenant-colonel Agustin Grassot.

Effectif : 19 officiers ; 211 hommes ; 169 chevaux.

(I-D). *Artillerie.*

3 compagnies d'artillerie de montagne ; 2 compagnies d'artillerie de campagne.

Effectif : 26 pièces ; 24 officiers ; 503 hommes ; 440 chevaux et mulets.

(I-E). *Génie.*

4 compagnies ; 13 officiers ; 370 hommes.

(I-F). *Garde civile.*

1 officier ; 15 hommes à pied ; 15 hommes à cheval.

Effectif total du premier corps : 14 bataillons ; 2 escadrons ; 26 bouches à feu ; 445 officiers ; 8 466 hommes ; 624 chevaux et mulets.

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général : Juan Prim, comte de Reus, marquis de los Castillejos. 3 adjudants ; 6 officiers d'ordonnance.

(II-A). PREMIÈRE DIVISION : maréchal de camp José de Orozco. 2 adjudants ; 2 officiers d'état-major ; 2 officiers d'ordonnance.

(II-A-a). *Première brigade* : brigadier José Garcia de Paredes. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Marcelino Clos. 1^{er} et 2^e bataillons de *Castilla*.

2^e *demi-brigade* : colonel Joaquin Christon. 2 bataillons de chasseurs, *Figueras* et *Simancas*.

(II-A-b). *Deuxième brigade* : brigadier Carlos Bernaldi de Quiros. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Vicente Vargas. 1^{er} et 2^e bataillons de *Córdoba*.

2^e *demi-brigade* : colonel Santa Pan. 1^{er} bataillon de *Saboya* ; bataillon de chasseurs *Arapiles*.

Détachés : Volontaires de Catalogne (arrivés le 3 février) sous le commandement de Victorio Sugranes, premier commandant.

Effectif de la première division : 9 bataillons (non compris Volontaires catalans) ; 214 officiers ; 3 952 hommes.

(II-B). DEUXIÈME DIVISION : maréchal de camp Enrique O'Donnell. 2 adjudants ; 2 officiers d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

(II-B-a). *Première brigade* : brigadier Luis Serrano. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Mariano Lacy. 1^{er} bataillon de *Navarra* ; bataillon de chasseurs *Chiclana*.

2^e *demi-brigade* : brigadier Antonio Navazo. 1^{er} et 2^e bataillons de *Toledo*.

(II-B-b). *Deuxième brigade* : brigadier Victorio Hediger. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Antonio Cebollino. 1^{er} et 2^e bataillons de *Princesa*.

2^e *demi-brigade* : colonel Eduardo Suarez. 1^{er} bataillon de *León* ; bataillon de chasseurs *Alba de Tormes*.

Effectif de la deuxième division : 8 bataillons ; 173 officiers ; 3 598 hommes.

(II-C). *Cavalerie.*

Néant.

(II-D). *Artillerie.*

3 compagnies d'artillerie de campagne ; 1 compagnie d'artillerie de montagne ; 18 pièces ; 17 officiers ; 478 hommes ; 346 chevaux et mulets.

(II-E). *Génie.*

1^{re} compagnie du 2^o bataillon ; 2 officiers ; 103 hommes.

(II-F). *Garde civile.*

1 officier ; 15 hommes à pied ; 15 hommes à cheval.

Effectif du deuxième corps : 17 bataillons ; 18 pièces ; 407 officiers ; 8 161 hommes ; 361 chevaux et mulets.

TROISIÈME CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général : Antonio Ros de Olano. 3 adjudants ; 3 officiers d'ordonnance.

(III-A). PREMIÈRE DIVISION : maréchal de camp José Turon. 2 adjudants ; 2 officiers d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

(III-A-a). *Première brigade* : brigadier Antonio Diaz Mogrobojo. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Mauricio Alvarez Bohorques, duc de Gor. 1^{er} et 2^e bataillons de *Zamora*.

2^e *demi-brigade* : colonel Luiz Iranzo. Bataillon de chasseurs *Segorbe*.

(III-A-b). *Deuxième brigade* : brigadier Tomas Cervino. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Juan Alaminos. 1^{er} et 2^e bataillons d'*Albuera*.

2^e *demi-brigade* : brigadier Fernando del Pino. 2 bataillons de chasseurs, *Cuidad Rodrigo* et *Baza*.

Effectif de la première division : 7 bataillons ; 189 officiers ; 3 286 hommes.

(III-B). DEUXIÈME DIVISION : maréchal de camp Genaro de Quesada. 2 adjudants ; 2 officiers d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

(III-B-a). *Première brigade* : brigadier Manuel Moreto. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel Angel Prats. 2^e bataillon de *Infante* ; 1^{er} bataillon de *San Fernando*.

2^e *demi-brigade* : brigadier Felix Sanchez. 1^{er} bataillon de *África* ; bataillon de chasseurs *Llerena*.

(III-B-b). *Deuxième brigade* : brigadier Santiago Otero. 1 officier d'état-major ; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : colonel José Salado y Ferrer. 1^{er} bataillon *Almansa* ; 2^e bataillon *Asturias*.

2^e *demi-brigade* : brigadier José Moreno. 1^{er} bataillon *Reina* ; bataillon de chasseurs *Barcelona*.

Effectif de la deuxième division : 8 bataillons ; 220 officiers ; 3 904 hommes.

(III-C). *Cavalerie.*

1 escadron d'*Albuera* ; 9 officiers ; 116 hommes ; 119 chevaux.

(III-D). *Artillerie.*

3 compagnies d'artillerie de campagne ; 1 compagnie d'artillerie de montagne ; 18 pièces ; 19 officiers ; 449 hommes ; 391 chevaux et mulets.

(III-E). *Génie.*

1 compagnie du 1^{er} bataillon ; 3 officiers ; 89 hommes.

(III-F). *Garde civile.*

1 officier; 15 hommes à pied; 15 hommes à cheval; 15 chevaux.

Effectif total du troisième corps : 15 bataillons; 1 escadron : 18 bouches à feu; 441 officiers; 7 874 hommes; 525 chevaux et mulets.

(IV). CORPS DE RÉSERVE.

Maréchal de camp : Diego de los Rios. 3 adjudants.

(IV-A). PREMIÈRE DIVISION : maréchal de camp Leoncio Rubin. 1 adjudant; 3 officiers d'état-major; 2 officiers d'ordonnance.

(IV-A-a). *Première brigade* : brigadier Ratore.

1^{re} *demi-brigade* : Premier commandant Joaquin Victoria. Bataillon de chasseurs *Vergara*; 1^{er} bataillon *Principe*.

2^e *demi-brigade* : Premier commandant Ramon Bustamente. 1^{er} bataillon de *Luchana*; 1^{er} bataillon de *Cuenca*.

Effectif de la première division : 4 bataillons; 83 officiers; 2 019 hommes.

(IV-B). DEUXIÈME DIVISION : maréchal de camp Joaquin Morales de Rada. 1 adjudant; 2 officiers d'état-major.

(IV-B-a). *Première brigade* : brigadier Juan Lesca. 1 officier d'état-major; 1 officier d'ordonnance.

1^{re} *demi-brigade* : brigadier Narciso Ulibarri. 1^{er} et 2^e bataillons de *Zaragoza*.

2^e *demi-brigade* : brigadier Calisto Artaza. 1^{er} bataillon de *Bailen* ; 2^e bataillon de *Soria*.

(IV-B-b). *Deuxième brigade* : brigadier Francisco Nanti.

1^{re} *demi-brigade* : lieutenant-colonel José Alcaina. 1^{er} et 2^e bataillons de *Iberia*.

2^e *demi-brigade* : premier commandant Elias Minano. 1^{er} bataillon *América* ; 2^e bataillon *Cantabria*.

Effectif de la deuxième division : 8 bataillons ; 199 officiers ; 4 472 hommes.

(IV-C). *Cavalerie*.

1 escadron de *Villaviciosa*. 10 officiers ; 131 hommes ; 113 chevaux.

(IV-D). *Artillerie*.

1 batterie de coulevrines ; 6 pièces ; 3 officiers ; 68 hommes ; 9 chevaux.

Effectif total du corps de réserve : 12 bataillons ; 1 escadron ; 6 pièces ; 300 officiers ; 6 690 hommes ; 152 chevaux et mulets.

(V). **DIVISION DE CAVALERIE.**

Maréchal de camp : Felix Alcala Galiano, marquis de San Juan de Piedras Albas. 2 adjudants ; 3 officiers d'état-major ; 1 officier d'ordonnance ; 1 commissaire d'administration de 2^e classe ; 1 médecin ; 1 vétérinaire.

(V-a). *Première brigade* : brigadier Blas Villate, comte de Balmaseda. 1 officier d'ordonnance. 4 escadrons de cuiras-

siers de *Rey, Reina, Príncipe, Borbón*; 1 escadron de hussards *Princesa*.

(V-b). *Deuxième brigade* : brigadier Marino San Juan, comte de la Címera. 1 officier d'ordonnance. 3 escadrons des lanciers de *Farnesio, Villaviciosa et Santiago*; 1 escadron des hussards de *Princesa*.

Effectif de la cavalerie : 10 escadrons; 116 officiers; 1 154 hommes; 1 111 chevaux.

(V-c). *Artillerie* : 3 escadrons d'artillerie montée; 12 pièces; 21 officiers; 341 hommes; 380 chevaux et mulets.

Effectif total de la division de cavalerie : 10 escadrons; 12 pièces; 137 officiers; 1 495 hommes; 1 491 chevaux et mulets.

(VI). BRIGADE D'ARTILLERIE INDÉPENDANTE (avec le parc d'artillerie) et BRIGADE DU GÉNIE.

Brigadier : Julian Ángulo (colonel du génie).

(VI-a). *Première brigade* : commandant José Aparici. 8 compagnies du génie (soit 1 bataillon).

(VI-b). *Deuxième brigade* : commandant Jerónimo Moreno. 2 bataillons d'artillerie à pied; 2 compagnies d'artillerie à pied.

Effectif de la brigade d'artillerie indépendante : 3 bataillons; 53 officiers; 1 980 hommes.

N. B. — La brigade du génie était arrivée le 1^{er} février. Le débarquement de l'artillerie et du parc de siège avait commencé le 18. Plus tard, on utilisa pour hâter ces travaux deux petits vapeurs comme remorqueurs.

Forces de l'armée expéditionnaire.

Quartier-général : 19 officiers ; 413 hommes ; 57 mulets et chevaux.

1^{er} corps d'armée : 14 bataillons ; 2 escadrons ; 26 bouches à feu ; 445 officiers ; 8 466 hommes ; 624 mulets et chevaux.

2^e corps d'armée : 17 bataillons ; 18 bouches à feu ; 407 officiers ; 8 161 hommes ; 361 chevaux et mulets.

3^e corps d'armée : 15 bataillons ; 1 escadron ; 18 bouches à feu ; 441 officiers ; 7 874 hommes ; 525 chevaux et mulets.

Corps de réserve : 12 bataillons ; 1 escadron ; 6 bouches à feu ; 300 officiers ; 6 690 hommes ; 152 chevaux et mulets.

Division de cavalerie : 10 escadrons ; 12 bouches à feu ; 137 officiers ; 1 495 hommes ; 1 491 chevaux et mulets.

Brigade indépendante d'artillerie et du génie : 3 bataillons ; 53 officiers ; 1 980 hommes.

Effectif total : 61 bataillons ; 14 escadrons ; 80 bouches à feu ; 1 802 officiers ; 35 079 hommes ; 3 210 chevaux et mulets.

§ 8. — *Bataille dite de Tétouan. — Prise du camp marocain (4 février 1860)*¹.

Le 2 février, après une messe célébrée en l'honneur de la

1. Alarcon, *op. cit.*, II, p. 8 et q. seq. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 319 et q. seq. — Yriarte, *op. cit.*, p. 144 et q. seq. — Mordacq, *op. cit.*, p. 76 et q. seq.

Vierge, le maréchal O'Donnell appela tous les généraux à un conseil de guerre sur la terrasse des bâtiments de la Douane, d'où l'on découvrait toute la région et le camp ennemi. Il fut décidé que le 4 on attaquerait l'ennemi.

Le 4 février, au lever du soleil, les tentes étaient abattues ; la matinée était sombre, la neige couvrait la tête des montagnes. « Le temps était brumeux, dit Yriarte, et de grands nuages, lourds de pluie, semblaient nous annoncer une journée peu propice pour un coup de main aussi audacieux que celui qu'on allait tenter. Néanmoins tous les préparatifs de départ se faisaient avec activité et déjà chacun n'attendait plus que le signal. Le maréchal, inquiet, s'était rendu sur la plage avec son chef d'état-major général ; il interrogeait tantôt le ciel, tantôt la mer ; le temps se maintenait toujours aussi incertain ; trois heures se passèrent dans cette attente. Profitant enfin d'un rayon de soleil, les troupes se mirent en marche pour aller occuper le lieu qui leur était assigné¹. »

A. *Dispositif d'attaque.* — Le champ de l'action était exactement limité à l'Est par la Douane, le camp espagnol et les dunes longeant la mer ; au Sud par les méandres de l'Oued Tétouan ; à l'Ouest par la zone de jardins qui entoure la ville ; au Nord par les premières ondulations et les premières collines qui portaient le camp marocain, à 5 ou 6 kilomètres de la Douane. Ce camp était fortifié comme nous l'avons dit ; de plus, il avait été muni de quelques pièces d'artillerie.

Les troupes, entre 8 heures et demie et 9 heures, passèrent le ruisseau d'*Alcántara* sur le pont de pierre existant de longue date et sur deux passerelles en bois établies la veille par le génie ; le passage s'effectua sans accident, en bon ordre. Au delà, les troupes traversèrent le marais

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 144.

et les flaques d'eau, puis elles se formèrent suivant les prescriptions de l'ordre de bataille du général en chef, dont voici l'exposé :

« L'armée se partagera en deux ailes, droite et gauche, et en un corps de réserve.

« Le II^e corps formera l'aile droite.

« Le III^e l'aile gauche.

« Chaque corps marchera en colonnes serrées par bataillons. Deux brigades marcheront en tête, formées en coin. A l'articulation des angles postérieurs de la tête cunéiforme se rattacheront les colonnes formées à droite et à gauche par les deux autres brigades. Dans l'espace vide (laissé par les deux corps) inclus entre les deux colonnes, marchera l'artillerie, et, de même, dans chaque corps, entre l'intervalle des deux colonnes (le constituant) : dans le II^e corps, il y aura 4 batteries, et dans le III^e, 3 batteries. — A hauteur des derniers échelons marchera le génie et derrière celui-ci 3 batteries de campagne (12 pièces). La division de cavalerie suivra les colonnes, formée sur deux lignes : en première ligne les cuirassiers, en deuxième ligne les lanciers.

« Le corps de réserve demeurera à la redoute en étoile, pour observer les mouvements de l'ennemi et empêcher une attaque de flanc de sa part. »

Les instructions complémentaires données au corps de réserve étaient de menacer constamment l'extrême-gauche du camp ennemi, où se trouvait *Moulay Abd Er-Rahmân*, mais en évitant d'attaquer d'une façon ferme, à moins que l'ennemi ne fit mine de vouloir lui-même exécuter une attaque de flanc contre les troupes en marche. Une batterie de montagne et une batterie montée lui étaient laissées.

Les tentes du corps de réserve étaient restées debout au camp. Quelques fractions du III^e corps y étaient aussi demeurées pour le garder ; c'était la première fois que l'armée espagnole se trouvait réunie avec toutes ses forces sous les yeux

de l'ennemi. Ce spectacle était bien fait, dit Schlagintweit¹, pour lui en imposer.

B. *Marche d'approche.* — L'armée se mit en marche avec lenteur à cause des obstacles naturels qui semaient le terrain, c'est-à-dire les marais et les flaques d'eau, mais avec précision. Elle était encore à 2 500 mètres environ des positions de l'ennemi, quand celui-ci ouvrit prématurément un feu d'artillerie qui demeura complètement sans effet. Le maréchal crut inutile de répondre, car il ne se jugeait pas encore en position d'agir avec certitude. Bientôt le canon de la tour *Céfou* (= *Jeledi*) joignit son feu à celui du camp de *Moulay Ahmed*; la batterie de *Bâb El-'Oqla*, de Tétouan, en fit autant; mais elle éteignit son feu de bonne heure, parce que, probablement, il menaçait aussi bien les cavaliers marocains de l'extrême gauche que les Espagnols.

Arrivé à 1 700 ou 1 800 mètres des lignes ennemies, craignant que le tir des Marocains ne produisît enfin quelque effet et ne causât des pertes dans ses troupes, massées en profondeur, le maréchal fit avancer les trois batteries qui marchaient entre les deux corps pour répondre au feu des tranchées. Cette manœuvre fut appuyée par une chaîne de tirailleurs pris dans les deux corps et qui s'étaient portés en avant. Mais le tir des Marocains était si mal réglé que les projectiles tombaient tous entre les colonnes ou derrière elles; Yriarte dit, en effet, qu'ayant quitté l'état-major pour parcourir toute la ligne de bataille avec les chroniqueurs et les journalistes, à plus de 500 mètres en arrière, ils se trouvaient précisément dans la zone dangereuse battue par l'artillerie ennemie. Deux heures de tir de celle-ci, dit-il encore, ne mirent peut-être pas vingt hommes hors de combat. Les Marocains pointaient trop haut et s'en tenaient à un tir trop plongeant, mal ajusté, au lieu d'essayer du tir rasant.

1. *Loc. cit.*

D'autre part, le feu des tirailleurs espagnols déployés en avant de l'artillerie était, lui aussi, à peu près sans effet sur les retranchements de l'ennemi qui restait invisible au centre, abrité derrière les terrassements. Pour agir plus utilement, le maréchal ordonna à l'artillerie du III^e corps de prendre position à gauche de la colonne, à celle du II^e corps de s'établir à droite, toutes deux devant joindre leur feu à celui des batteries du centre. L'une des batteries du II^e corps devait, de plus, ouvrir le feu sur l'extrême-gauche du camp de Moulay 'Abbâs. Puis, la brigade de lanciers s'avança sur la droite pour observer l'ennemi qui commençait à se montrer en groupes, de ce côté.

Sous la protection de l'artillerie, les deux corps continuèrent leur marche sans avoir besoin de tirer un coup de fusil, jusqu'à 500 pas environ du camp marocain.

C. Combat de préparation. — On vit alors de nombreux groupes ennemis se diriger sur le flanc gauche de l'armée, comme pour exécuter une contre-attaque. Par suite, deux bataillons du III^e corps, déployés en tirailleurs, allèrent renforcer les forces déjà postées de ce côté et chassèrent promptement les assaillants dans la direction de Tétouan. L'attaque avait été soutenue par la brigade de cuirassiers, qui poursuivit sa marche jusqu'à la rive de l'Oued; elle y prit position pour couvrir l'aile gauche; le feu des canonniers, qui remontaient l'Oued jusqu'à une certaine distance en amont de la Douane, avait encore contribué au résultat.

L'armée se trouvait donc maintenant avoir une flanc-garde à gauche, tandis que, sur la droite, la brigade de lanciers en constituait une aussi, en quelque sorte.

Le III^e corps dut, à partir de ce moment, se porter un peu plus sur la gauche, afin de menacer l'extrême droite du camp de Moulay Ahmed et d'obliger celui-ci à se découvrir. En effet, l'ennemi demeurait obstinément caché der-



rière la longue ligne de ses retranchements, attendant le moment opportun pour ouvrir le feu de son infanterie.

Cette tactique d'expectative des Marocains eût été bonne, dit Schlagintweit¹, étant données la supériorité des forces de l'assaillant, la nature du terrain marécageux qui s'étendait devant lui jusqu'aux tranchées et qu'il devait traverser à découvert, complètement exposé au feu de l'ennemi : mais, toutefois, à condition que les Marocains eussent eu une artillerie suffisante et sachant régler son tir, et qu'il leur vînt à l'idée d'employer leur cavalerie pour laquelle un fort bon terrain se présentait à leur droite, le long de la rivière.

Cependant, le tir de l'artillerie espagnole semblait, lui aussi, insuffisant ; il ne réussissait pas à démonter les pièces ennemies, car une seule se tut. Or, il fallait éteindre le feu des tranchées avant d'essayer l'assaut, car, dans ces conditions, celui-ci eût été beaucoup trop meurtrier. L'artillerie fit donc un nouveau bond et, tirant à environ 400 mètres, 40 pièces se mirent, unissant leur feu contre les retranchements ennemis, à déverser sur eux une véritable grêle de grenades et d'obus : le spectacle était terrible. « C'était un imposant tableau », écrit le maréchal O'Donnell en rendant compte à la reine de l'issue du combat, « que celui de ces deux armées, face à face, si près l'une de l'autre, en forces si grandes, l'une complètement abritée derrière des ouvrages de défense, la nôtre complètement exposée à découvert, car dans toute la grande plaine on ne pouvait apercevoir le moindre petit buisson. Mais la ferme contenance et le calme de mes soldats, la ponctualité avec laquelle les généraux exécutaient mes ordres me donnèrent l'assurance que, dans un bref délai, le combat nous serait favorable². »

Ce combat d'artillerie dura environ une heure et demie.

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 321.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 322.

Chaque fois que le feu de l'ennemi faiblissait un peu, on rattelait les pièces pour faire un bond en avant. Les Espagnols arrivèrent ainsi à bonne distance des tranchées ; alors, à deux reprises différentes, on vit s'élever des batteries marocaines un immense nuage de fumée ; deux dépôts de munitions venaient de sauter.

Pendant ce temps, le III^e corps, que nous avons vu se porter plus à gauche, obliquait davantage de façon à menacer, de manière plus apparente, le camp marocain d'une diversion. Arrivé à un coude de l'Oued Tétouan, il s'établit avec son artillerie suivant les deux côtés d'un triangle, l'un faisant face au camp de *Moulay Ahmed*, l'autre menaçant de l'envahir par derrière.

D. *Attaque décisive.* — Jugeant la préparation de l'attaque décisive suffisante après ce terrible feu d'artillerie, le maréchal décida de ne plus la retarder davantage. Un court espace, parsemé, il est vrai, de flaques d'eau, de bourbiers, de levées de terre, elles-mêmes abondamment garnies de branches de plantes épineuses, séparait seul maintenant les deux armées. Les dispositions d'assaut furent rapidement prises ; à droite, *Saboya, León, les Volontaires Catalans, les chasseurs d'Alba de Tormes, Princesa et Córdoba* passèrent en première ligne, tandis que l'artillerie modérait son feu pour leur permettre d'exécuter leur mouvement ; à gauche, le même mouvement s'opérait, et *Ciudad Rodrigo, Zamora, Albuera, Asturias* s'établissaient en rideau devant l'artillerie. Les quelques minutes nécessitées par ces évolutions furent des plus pénibles ; les Marocains, comprenant venu le moment terrible, tiraient avec acharnement, mais à coup sûr. L'attente énervait les troupes espagnoles ; les cris : « en avant ! en avant ! l'assaut ! l'assaut ! », retentissaient de toute part. Mais le maréchal ne voulait rien précipiter ; il attendait l'instant précis où l'attaque pourrait s'effectuer avec ensemble sur toute la ligne.

Enfin la charge sonna : « Court, dit Schlagintweit, mais terrible fut le moment où les Espagnols se ruèrent en avant, baïonnette au canon ¹. » Les Marocains, jusque-là tapis derrière leurs retranchements, se dressèrent d'un bond en poussant des cris sauvages, ouvrant un feu d'enfer contre les assaillants ; la seule batterie qui n'était pas démontée, celle du centre, vomit à bout portant une effroyable pluie de mitraille sur *Saboya*, au moment où ce régiment allait franchir les tranchées. En ce même instant, alors que ce régiment s'élançait avec *León* et les *Volontaires Catalans*, la terre manqua sous les pieds des hommes ; ils tombèrent dans un marais profond, l'eau à la ceinture. Encore une fois, *Prim* sauva la situation par son entrain ; se précipitant à cheval dans le marais, lui aussi, encourageant les hommes de sa parole enflammée, il prit la tête et franchit la levée de terre du camp ennemi par une embrasure. S'élançant alors, le sabre haut, suivi des *Volontaires Catalans*, il entraîna le reste de ses troupes fascinées par son courage extraordinaire et tirées par lui fort à propos de ce pas si dangereux.

Un corps à corps terrible s'engagea ; autour du général *Prim* et d'*Orozco*, *Saboya*, *León*, les *Catalans* combattaient de tente en tente, homme à homme. Mais *Ros* parut sur la gauche, s'avancant comme pour envelopper le camp ; ce mouvement mit fin à la lutte ; les Marocains s'enfuirent précipitamment, laissant nombre des leurs. Ils s'étaient défendus d'abord avec un admirable courage ; beaucoup de canonniers s'étaient fait tuer sur leurs pièces ; les cadavres s'amoncelaient devant la porte des tentes.

A gauche, les bataillons du III^e corps se précipitaient aussi sur les retranchements de l'ennemi ; celui-ci se défendait avec une ténacité qu'il n'avait pas montrée dans les combats des dernières journées. Mais sa résistance était

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 322.

inutile, elle ne put durer longtemps. Cinquante minutes après qu'eut retenti la sonnerie d'assaut, le drapeau espagnol flottait sur les retranchements marocains.

Cependant, l'armée n'était maîtresse absolument que du terrain du combat ; elle tenait seulement en son pouvoir ce camp qui, par sa position, eût pu être si difficile à conquérir, s'il avait été défendu avec autant d'art que de courage.

Dans le camp même, quelques coups de fusil partaient encore : quelques Marocains acharnés se faisaient tuer sur le seuil de leur tente : en vain essayait-on de faire des prisonniers : ils se précipitaient sur les baïonnettes et se faisaient éventrer. D'autres, embusqués derrière des arbres, des haies, tiraient sur l'état-major ; l'un des officiers de celui-ci fut tué net d'une balle dans la tête. Une brève poursuite eut raison de ces obstinés.

« Le camp avait été abandonné, dit Yriarte ¹, et surtout surpris, car à la porte de la tente des chefs, les pipes et les tasses de café étaient encore disposées sur les tables basses. Il était évident, à l'aspect du camp, que jamais les Maures n'avaient conçu l'idée qu'on pût s'en emparer. La fuite avait été déterminée par le *saive-qui-peut* de ceux qui étaient aux tranchées envahies, et dès lors rien n'avait pu l'arrêter. Ceux qui étaient entrés les premiers avaient vu des chefs au riche costume frapper les fuyards de leurs poignards et faire de vains efforts pour les ramener au feu. »

Une fois les abords du camp débarrassés, le maréchal fit faire une démonstration contre le camp de la tour de *Céfou* (tour *Jeleli*). Les fanions de *Moulay 'Abbàs* ne s'étaient pas montrés dans la journée ; pendant l'attaque du camp de son frère, il était demeuré oisif dans ses retranchements, sans comprendre que, par son intervention sur le flanc droit des Espagnols, les choses auraient pu changer du

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 155.

Les suites de la victoire contrastaient avec celles des combats précédents. Le butin était important : deux étendards, huit canons, en partie chargés, beaucoup de munitions, des effets, des objets mobiliers de toute sorte, environ 800 tentes, parmi lesquelles celle de *Moulay Ahmed*.

Les pertes des Espagnols étaient insignifiantes, au contraire, comparées aux résultats acquis. La plupart s'étaient produites au moment de l'assaut et du corps à corps qui suivit : 66 tués, 170 blessés. Les pertes de l'ennemi furent évaluées beaucoup trop haut par les vainqueurs. Ils trouvèrent, il est vrai, beaucoup de cadavres dans le camp et virent de longues files de blessés se traîner dans la direction de Tétouan et des montagnes. Mais il semble qu'il y ait de l'exagération dans ce que dit Alarcon, quand il donne au moins 300 morts et 900 blessés chez les Marocains. Le contre-amiral français *Jehenne* parle, cependant, d'un millier de Marocains mis hors de combat¹.

Les troupes campèrent sur les hauteurs qu'elles avaient conquises, sauf le corps de réserve seul, demeurant à la Douane et dans la redoute en étoile. Quelques artilleurs

pour en arriver, enfin, à les tourner. Quelle que soit la valeur individuelle des combattants, s'ils ne sont pas rompus à la discipline, au sentiment du coude à coude, il y a de fortes chances pour qu'ils évacuent la position.

« Or en attaquant les Marocains sur leur gauche, par le camp de Mouley-El-Abbas, le général O'Donnell était obligé de laisser ses troupes dans un terrain mouvementé, raviné, où elles ne pouvaient manœuvrer ; les Marocains, par contre, y avaient toute facilité pour utiliser leur tactique ordinaire et reprenaient ainsi tous leurs avantages.

« Par la droite, c'était la plaine où l'infanterie, puis la cavalerie espagnole, auraient beau jeu des charges désordonnées des cavaliers marocains et où l'artillerie ayant partout des vues, pourrait préparer et soutenir constamment les mouvements offensifs des deux autres armes. » Mordacq, *op. cit.*, p. 75-76.

1. Mordacq, *op. cit.*, p. 83.

marocains, restés dans la citadelle de Tétouan, persistèrent à envoyer des boulets dans le camp espagnol pendant les premières heures de la nuit, sans causer aucun mal, il est vrai¹.

§ 9. — *Suites de la bataille de Tétouan. — Pillage de la ville par les montagnards*².

Les premiers blessés arrivant dans la ville y apportèrent la nouvelle de la défaite de l'armée marocaine. De nombreux fuyards les suivirent bientôt. Vainement des chefs, à leurs troupes, les frappaient, les invectivaient, essayant de les ramener au combat : la terreur était la plus forte. De toute part éclataient les pleurs, les lamentations, en même temps que des prières étaient entreprises dans les mosquées et les synagogues. Puis, une députation des habitants s'en fut trouver Moulay 'Abbâs au point où il s'était arrêté, lui demandant l'autorisation de quitter la ville en emportant leurs biens mobiliers ; il avait défendu de le faire auparavant, pour maintenir ferme le moral de ses troupes ; mais maintenant il n'avait plus aucun motif pour l'interdire. Un très grand nombre de Tétouanais quittèrent donc leurs habitations après avoir pris tout ce qu'ils pou-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 157. « Le camp se dressait à une demi-lieue de Tétouan, dans les jardins déjà tout en fleurs et sous le feu de la forteresse qui domine la ville. Les Maures qui n'avaient pas encore calculé les résultats de la prise du campement, songeaient encore à se défendre dans leur ville ; et les canons de l'Alcasbah nous envoyaient leurs boulets qui venaient lourdement tomber entre les tentes. »

2. *Istiqâ*, IV, p. 216-217. — Alarcon, II, p. 28 et q. seq., p. 35 et q. seq., et p. 121 et q. seq. — Schlagintweit, p. 328-333. — Yriarte, p. 163-168.

vaient emporter ; ils se réfugièrent où ils purent, beaucoup à Tanger. D'autres errèrent dans les montagnes, cherchant un refuge chez leurs associés agricoles. Les maisons des fonctionnaires, celles des plus riches habitants, furent vidées à la hâte, au moins pour la plupart. Quelques-unes restèrent cependant complètement garnies : on n'eut pas le loisir d'en retirer même les moindres objets.

Alors les troupes mêmes du Sultan, et plus encore les bandes sauvages de montagnards et de Rifains, profitèrent du départ des détenteurs de l'autorité pour se livrer à leurs instincts de pillage ; et tous ceux qui, pendant la nuit, venaient se réfugier dans la ville, prenaient part à ces exploits contre les habitants sans défense. Une vingtaine de personnes furent massacrées ; les Juifs et le quartier qu'ils habitaient eurent particulièrement à souffrir. C'est alors qu'un certain nombre de notables se réunirent dans la maison de *El-Hâdj Ahmed ben Ali Abair* pour chercher un remède à ces maux ; il leur parut qu'il n'y en avait d'autre que d'implorer l'aide du vainqueur contre leurs propres soldats et ceux qui leur servaient d'auxiliaires. Le lendemain matin, des députés se rendirent donc au camp de O'Donnell.

A leur retour dans la ville, ils trouvèrent encore beaucoup d'hésitation parmi leurs concitoyens ; quelques-uns, les ténèbres de la nuit dissipées, la terreur du pillage effacée, parlaient de résister à l'ennemi. Les députés s'efforçaient de vaincre leurs hésitations ; ils leur représentaient, avec juste raison, qu'abandonnés par leur armée, sans armes, sans forces, ils n'avaient autre chose à faire que de céder à l'inévitable, lorsque, dans la nuit du 3 au 4, les désordres reprirent plus violents que jamais. La famine s'en mêla, car les pillards avaient tout enlevé, tout gaspillé, gâté, jeté ce dont ils n'avaient pu profiter. Devant l'aiguillon de la nécessité, tous convinrent alors que l'entrée des Espagnols était grandement désirable.

§ 10. — *Entrée des Espagnols à Tétouan (6 février 1860)*¹.

De son côté, avant de recourir au bombardement de la ville pour s'en ouvrir les portes, le maréchal résolut de lui faire une sommation. Accompagné d'un des interprètes, *Pedro Dejean*, un prisonnier s'en fut porter aux gens de la ville un message ainsi conçu :

« Habitants de Tétouan,

« Vous avez vu votre armée, bien que les deux frères de l'empereur fussent à sa tête, mise en déroute ; vous avez vu leur camp tomber en la possession de l'armée espagnole qui est à vos portes avec tous les moyens de détruire complètement votre ville en peu d'heures.

« Ouvrez les portes de la ville au vainqueur, et vous obtiendrez des conditions raisonnables : le respect des personnes, des biens, des femmes, celui de vos coutumes et de vos croyances.

« Vous ne devez pas ignorer les horreurs d'un bombardement et d'une prise d'assaut ; épargnez-les à votre ville, Tétouan ; sinon, que la faute et la responsabilité de la voir convertir en ruines retombe sur vous-mêmes !

« Je vous donne 24 heures de réflexion ; passé ce délai, n'attendez plus d'autres conditions que celles que dictent la force et la victoire.

« Leopoldo O'Donnell. »

En même temps, le maréchal adressait à l'armée une courte note :

« Soldats ! Vous avez hier obtenu une victoire complète,

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 325. — Yriarte, *op. cit.*, p. 161. — Alarcon, II, p. 45 et q. seq.

pris à l'ennemi ses redoutes, ses retranchements avec toutes ses tentes et ses bagages. Vous vous êtes montrés dignes de la confiance que la Reine et la Patrie avaient placée en vous, et vous avez maintenu l'honneur et le renom de l'armée espagnole.

« Soldats ! Persévérez à montrer la même fermeté avec laquelle, pendant trois mois durant, vous avez combattu sous un climat rude, dans une contrée inhospitalière, jusqu'à ce que l'ennemi soit obligé de demander grâce et vous accorde les satisfactions pour les offenses qu'il vous a faites, les dédommagements nécessaires pour les victimes qu'il a causées. »

Le parlementaire espagnol, anxieusement suivi des yeux par l'armée, s'enfonça dans les chemins creux, sous le couvert des oliviers. Mais il n'eut pas besoin d'aller jusqu'aux portes de la ville. En route, il vit venir à lui une députation d'habitants ayant à sa tête *El-Hâdj Ahmed ben Ali Abair*, agent consulaire d'Autriche et de Danemark. Arrivée au quartier général, cette députation exposa les scènes de pillage dont Tétouan avait été le théâtre et fit part de l'intention de se rendre où se trouvait la population¹.

L'entrevue des députés avec le général en chef fut courte. Ils insistèrent pour demander la sauvegarde des biens et des personnes ; le maréchal la leur promit. Pour leur part, ils s'engagèrent à faire tous leurs efforts pour obtenir de tous leurs concitoyens qu'ils ouvrissent les portes ; il était convenu qu'au cas où ils réussiraient dans leur entreprise,

1. « Cette commission, dit le maréchal dans son rapport, m'exposa que la ville était partagée entre deux partis : l'un qui voulait se rendre et qui demandait sauvegarde pour les personnes, les propriétés et les coutumes ; l'autre, qui voulait résister à outrance et que soutenait un corps marocain assez nombreux. » G de Lavigne, p. 110.

le drapeau marocain serait retiré de la citadelle, le lendemain matin.

Or, le matin du 4 février, le drapeau marocain ne flottait plus sur la ville. Vers 8 heures, les mêmes parlementaires que la veille reparurent, avant l'expiration du délai fixé. Renouvelant d'abord leurs instances auxquelles il fut acquiescé, ils assurèrent ensuite le maréchal qu'il pouvait entrer dans la ville, sans courir risque de rencontrer aucune résistance. Ils avaient vu d'ailleurs les préparatifs faits pour le bombardement, le matériel de siège, dont 14 mortiers, disposés, prêts à commencer le bombardement.

Cependant, avant de donner le signal du départ, le maréchal crut devoir avertir ses troupes de se défier des ruses de l'ennemi en pénétrant dans la ville.

La marche se fit dans l'ordre suivant :

Le général *Rios*, avec la 2^e division de la réserve, une commission d'officiers d'artillerie, du génie, l'état-major et le général *Makenna*, se porterait sur la partie basse de la ville, tandis que *Prim*, campé à *Jeledi*, se porterait sur la citadelle en traversant le cimetière, avec la 2^e division de son corps. Le quartier général devait le suivre. Le III^e corps venait en réserve avec le général *Ros de Olano*.

Malgré le désir que l'on avait de laisser le moins longtemps possible l'armée au dehors, près des murs, la marche fut lente ; l'état-major, à chaque instant séparé des forces, fut obligé de faire de nombreuses haltes. Le terrain à parcourir offrait en effet peu de facilités à l'écoulement des troupes, à cause des bosquets, jardins, vergers et ravins qui le coupent et recoupent. L'armée n'avait à sa disposition, sauf sur une partie de la route du bas, que ces chemins creux dont nous avons parlé, qui serpentent au travers des jardins, bordés de haies et couverts d'arbres, et si peu larges que trois hommes au plus peuvent y passer de front en maint endroit.

Quelques compagnies de *Zaragoza* parvinrent aux portes les premières. Le général *Makenna* et l'état-major venaient ensuite avec un bataillon de *Reina*, le génie et une batterie de montagne.

« Le général Rios, arrivé à la porte de la ville, la trouva fermée et commença à manifester quelques inquiétudes. Il fit envoyer une pièce de canon pour jeter bas la porte et envoya quelques hommes qui y frappèrent à coups de crosse. Pendant ce temps, au travers d'une embrasure où se voyait la gueule d'un canon braqué, juste au-dessus de la clef de voûte qui formait l'entrée, apparaissait un Maure qui gesticulait et adressait aux soldats quelques paroles qu'ils ne pouvaient comprendre.

« Le gouverneur avait emporté la clef de la ville; mais tous les habitants attendaient avec anxiété l'arrivée de l'armée espagnole.

« Les gonds de la porte furent brisés et le bataillon de Saragosse entra le premier dans la ville de Tétouan¹. »

Prim entraît presque en même temps par la Qaçba; ils franchirent les murs au moyen d'échelles et de grappins.

A 10 heures et demie, le drapeau espagnol flottait sur la citadelle. L'armée avait pris la ville sans avoir besoin de recourir à un bombardement. Cela n'empêche pas maint auteur de parler de celui-ci et de lui attribuer la ruine de certains quartiers de la ville; tels *Oscar Lenz*², *Durier*, d'autres encore. D'autres affectent de croire que les Espagnols pillèrent Tétouan; ainsi, par exemple, *Budgett Meakin*, qui s'en tient au témoignage pur et simple des gens du pays; ceux-ci lui ont raconté que l'ennemi « détruisait tout ce qu'il trouvait dans les maisons, brisait les fontaines, mettait en pièces les carrelages, profanait les mosquées, etc... » Il n'y a rien de vrai dans tout cela. Le

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 171.

2. Vol. I, p. 69-70. Traduction Lehautcourt.

pillage eut lieu avant l'entrée de l'ennemi ; et ceux qui s'en rendirent coupables, ce furent les soldats du Sultan, les montagnards et les Rifains. Plus tard, il est vrai, les soldats espagnols commirent des dégâts, comme nous le verrons par la suite, mais non dans un but prémédité de déprédation.

L'aspect de la ville ¹, quand les troupes y entrèrent, était triste, précisément par suite des désordres qui s'étaient produits la veille et l'avant-veille. Partout des ordures, des immondices, des portes brisées, des fenêtres jetées à bas, le sol couvert d'objets de toute sorte, de débris de meubles, d'étoffes, et aussi, çà et là, quelques cadavres d'hommes ou de femmes morts en essayant de résister aux pillards.

Aux premiers moments, la ville semblait presque déserte ; des quartiers entiers étaient vidés ; ceux des Musulmans qui n'avaient pas pris la fuite demeuraient enfermés chez eux. Seuls, les Juifs commençaient à se montrer : voyant qu'il ne leur était fait aucun mal, ils s'enhardirent et circulèrent bientôt partout. Ils faisaient éclater bien haut le plaisir qu'ils éprouvaient à voir les Espagnols dans leurs murs ; l'attrait du commerce qu'ils pourraient faire avec eux y était pour beaucoup, mais plus encore peut-être le sentiment de sécurité qu'ils éprouvaient, assurés d'être dorénavant à l'abri du pillage. Ils se mirent immédiatement à pavoiser leurs maisons aux couleurs espagnoles. Quoiqu'en Espagne on n'aime guère les Juifs, les soldats firent bonne mine à ceux de Tétouan ; il leur était agréable de voir autour d'eux renaître le mouvement, se dissiper l'impression pénible de froid produite par la solitude des premiers moments. Ils se montrèrent d'ailleurs fort généreux,

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 328-329. — Yriarte, *op. cit.*, p. 172-182.



Fig. 8. — Croquis de la bataille de Tétouan. — Échelle approximative : 1/100 000.

IIII Artillerie. — II. Signifie II^e corps. — III. Signifie III^e corps. — A. Position initiale des troupes. — B. Deuxième position. — C. Troisième position, avant l'assaut.

donnant à ces malheureux qui n'avaient pas mangé depuis longtemps, à cause du pillage, leurs galettes, leurs biscuits et même de l'argent. Ils n'usèrent non plus, assure-t-on, d'aucuns mauvais procédés envers les Musulmans demeurés dans la ville.

Mais des bruits couraient dans la foule ; on prétendait que la ville était minée, que beaucoup de Tétouanais avaient juré de la faire sauter et d'ensevelir l'envahisseur avec eux sous ses ruines. Tout à coup, en effet, une formidable explosion se produisit dans un coin du Feddân ; une panique folle s'ensuivit. Ce n'était rien pourtant ; un fumeur avait, par mégarde, laissé tomber une allumette dans un endroit où l'on avait distribué de la poudre les jours précédents. Il y eut seulement quelques contusions, quelques brûlures parmi les auteurs de l'accident, beaucoup de bruit, mais aucun mal sérieux. Pourtant, dans une autre partie de la ville, le général *Rios* continuait à faire des recherches, préoccupé malgré tout de la possibilité des mines dont on avait tant parlé. Or, dans un réduit où l'on avait entassé des munitions, et dont la porte était solidement barricadée, il trouva, après avoir fait enfoncer cette porte, un nègre bien armé qui manifesta l'intention d'empêcher qu'on ne pût entrer. On parvint cependant à s'en rendre maître sans lui faire de mal, car le général voulait l'interroger sur ses intentions ; on le soupçonnait fort, en effet, d'avoir voulu faire sauter le dépôt.

Ce furent les seuls incidents qui marquèrent l'entrée des troupes.

L'armée fit un beau butin ; une grande quantité de poudre et de munitions tomba dans ses mains, avec 146 canons, dont 34 en bronze ; dans la citadelle, on trouva quelques pièces encore chargées, d'autres prêtes à l'être et les munitions disposées à côté¹.

1. Yriarte, p. 184.



Fig. 9. — Croquis des abords du Feddân et de Souq El-Hoût en 1860, d'après l'Atlas de la guerre.

La vue est prise des terrasses du quartier juif. Le bâtiment bizarre, avec nombreuses arcades, que l'on voit à gauche, est l'ancien abattoir. On distingue les bâtiments du Mechouar, la mosquée des pachas, à gauche, dans le fond; à droite, l'ancienne muraille de la ville, dont il reste seulement la tour centrale aujourd'hui, à Souq El-Hoût; puis, au centre, un grand terrain vague, aujourd'hui occupé par le consulat d'Espagne et l'église des Franciscains.

Au point de vue politique, l'impression fut grande, sur le moment, dans le monde européen comme dans le monde indigène. Mais quand, le premier moment d'ivresse passé, on vint à réfléchir plus froidement, on comprit que rien de définitif n'était fait. L'armée marocaine tenait toujours la campagne ; la bataille de Tétouan avait livré la ville, mais n'avait pas anéanti la résistance et celle-ci pouvait durer longtemps encore.

§ 11. — *La prise de Tétouan d'après les auteurs arabes.*

Voici comment cette partie de la campagne est racontée par l'*Istiqçâ*¹ :

« L'ennemi reposé et ses préparatifs terminés, le combat recommença. Ce furent de continuelles sorties, suivies d'attaques contre les deux armées marocaines. Prim prenait toujours la tête des troupes, monté sur un cheval blanc ; cet officier, réputé pour sa bravoure et son habileté, jouissait d'une grande popularité en Espagne. Le dessein de l'ennemi était d'attaquer les Musulmans et de se jeter sur Tétouan ; aussi leva-t-il le camp le samedi 11 du mois de Redjeb de l'année 1276 ; l'armée se rassembla rapidement pour marcher au combat.

« Une aile de cavalerie fut envoyée, par la plaine, dans la direction de la ville ; une aile d'infanterie eut à poursuivre également le même objectif, mais en s'avancant le long des broussailles. Pendant la marche en avant de l'ennemi, ses canons, que traînaient des mulets, envoyaient des obus et des boulets. Les deux ailes s'allongeant vinrent cerner le camp de Moulay Ahmed. A leur approche, et se voyant enfermés de toutes parts, les gens de celui-ci s'enfuirent en abandonnant leurs tentes et leur contenu aux mains de

1. *Istiqçâ*, IV, p. 216.

l'ennemi, qui s'installa à leur place et s'y fortifia. Moulay 'Abbâs rétrograda avec ses troupes jusque derrière Tétouan ; il mettait ainsi la ville entre lui et l'ennemi. Pendant sa retraite, il avait traversé Tétouan tout en pleurs, la figure voilée, s'affligeant du coup porté à la religion et de son insuccès. »

On ne peut pas, cette fois, reprocher de graves inexactitudes à l'auteur arabe, quoique le dispositif d'attaque de O'Donnell soit exposé d'une façon erronée et que le récit tout entier manque de la précision désirable.

On remarquera qu'il ne parle pas d'un fait souvent rapporté par les auteurs européens, Schlagintweit, Yriarte, notamment¹. Suivant des bruits qui couraient, Moulay 'Abbâs, furieux de sa défaite, se serait vengé le soir, dans les montagnes, en faisant trancher la tête aux premiers chefs qui avaient cédé. On en parlait beaucoup à Tétouan au moment où les Espagnols y entrèrent ; Schlagintweit, sans l'admettre comme prouvée, croit au moins la chose possible ; pour Yriarte, ce serait une légende.

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 323-324. — Yriarte, *op. cit.*, p. 165-166.
